



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Miscellaneous works Of The Late Philip Dormer Stanhope, Earl Of Chesterfield

Consisting Of Letters to his Friends, never before printed, And Various
Other Articles

**Chesterfield, Philip Dormer Stanhope of
Dublin, 1777**

Letter L. To The Same.

[urn:nbn:de:hbz:466:1-52077](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-52077)

once, some to try to make his peace with government, and others to the pretender, to assure him it was but a feigned reconciliation, the better to promote his cause. Notwithstanding all these circumstances, I am sorry I can be of no service to a person you wish well to.

I have writ, and indeed from the bottom of my heart, a letter of thanks to abbé Sallier, whom I love and respect.

L E T T E R L.

T O T H E S A M E.

London, Sept. 25, O. S. 1750.

IN spite of my promises, madam, not to saddle you with my countrymen, here is one whom I take the liberty to recommend to you. Don't be afraid, don't be presently angry, and I dare say you will thank me hereafter. It is the earl of Huntingdon, one of the first peers of England, whose family is celebrated in the most ancient records. His merit and talents are at least equal to his descent; he is distinguished from all our young nobility by his profound erudition; in short, he wants nothing to make him perfect, but what he will acquire with you, better than any where else, I mean an acquaintance with the polite world. I will venture to add one merit more, which I flatter myself he will have in your opinion, which is that of being my particular friend. He looks upon me as his father, and I consider him as my adopted son. I therefore earnestly beg, madam, you will protect, encourage, and even advise him. He has too much discernment not to be sensible of the value of your friendship, and too much feeling ever to forget it. To sum up all in one word, he will soon be what his second father is now, your very faithful servant,

CHESTERFIELD.

L E T T E R

vent entre mes mains, en même tems, les lettres du même homme, les unes pour tâcher de faire sa paix avec le gouvernement, et les autres au pretendant, pour l'assurer que ce n'étoit qu'une reconciliation simulée, pour être plus en état de le servir. Malgré tout cela, je suis fâché de ne pouvoir pas être utile à une personne, à qui vous vous intéressez.

J'ai écrit, et en vérité du fond de mon cœur, une lettre de remercimens à l'abbé Sallier, que j'aime, et que je respecte.

L E T T R E L.

A L A M Ê M E.

A Londres, ce 25 Sept. V. S. 1750.

EN dépit de mes promesses, madame, de ne vous point endosser mes compatriotes, en voici un que je prends la liberté de vous recommander. Au reste, ne craignez rien, ne vous en fâchez pas d'abord, et j'ose dire que vous m'en saurez gré après. C'est monsieur le comte de Huntingdon, un des premiers pars d'Angleterre, et dont la famille est célèbre dans les plus anciennes chroniques. Son mérite et ses talens égalent au moins sa naissance; une érudition profonde le distingue de toute notre jeune noblesse; enfin, il ne lui manque, pour la perfection, que ce qu'il trouvera chez vous, mieux que par tout ailleurs, c'est-à-dire *du monde*. J'ose ajouter un autre mérite qu'il aura, je me flatte, auprès de vous, c'est celui d'être particulièrement de mes amis. Il me regarde comme son père, et je le considère comme mon fils adoptif; je vous supplie donc, madame, très-instamment de vouloir bien le protéger, l'encourager, et même le conseiller. Il a trop de discernement pour ne pas connoître d'abord tout le prix de votre amitié, et trop de sentimens pour j'amaï l'oublier; et pour tout dire, il sera bientôt à votre égard, ce qu'est à présent son père adoptif, et votre très-fidèle serviteur,

CHESTERFIELD.

L E T T R E